

La cloche, tel un son sorti de soi qui pend au bout d'un câble ou bien d'une tripe,  
Trop souvent maîtrisé par toutes sortes de saints patrons  
Par les curés qui nous habitent  
Qui nous séduisent jusqu'à ce qu'on s'oublie dans la grande symphonie  
Leur symphonie  
Et qu'on se prenne pour elle.  
Et qu'on se prenne pour eux.

Notre cloche est encore bien souvent comme celle de la vache  
Ce qui nous ramène sans cesse au troupeau  
C'est toujours la cloche et le troupeau du pasteur, du cow-boy, ou du curé.

Le son de la cloche est peut-être la seule chose qui soit encore vraie dans les messes  
ou dans les cultes démocratiques autogérés.  
Elle est la vérité devenue l'argument du mensonge.  
La matière qu'on récupère et qu'on détourne de soi.  
Comme on a arrimé le son du punk, du hip hop, du bebop, du tango... à celui du mensonge  
qui les domine tous, la marchandise, devenue la seule vérité.  
Même ses curés ne font qu'obéir à une représentation qui n'est l'affaire de personne,  
sinon des morts.

## Il y a, définitivement, quelque chose qui cloche.

Quelque chose qui chiâle par-dessus les cloches et les sirènes qui nous font  
prendre notre place, nous font taire, nous font lever le matin, nous font mettre  
en rang, nous font venir et repartir, nous font faire ce qu'il faut, à l'école, au travail,  
à l'armée, en prison, au bureau du chômage  
Quelque chose qui crie, d'effroi et de honte, parce qu'on lui rappelle qu'il est  
domestiqué,  
Quelque chose d'humilié qui se révolte  
Et cri de joie, de soulagement chaque fois qu'on lui annonce que l'école est finie  
« **school is out** »

La joie qui permet de supporter chaque temps morts imposés à une vie qui  
prends peu à peu conscience d'elle-même  
Alors, « la soupe est prête » peut aussi bien devenir, avec assez d'écoeurement  
La réjouissance d'un commensal, ou bien « **les carottes sont cuites** »



La cloche est cette dissonance  
Un bruit qu'on *sent* qui nous rappelle qu'on  
existe

Qui résonne par sympathie,

Et nous rappelle que nous ne sommes pas seuls

Nous apprenons à même leurs bruits à connaître et maîtriser notre propre son,  
Notre propre mystère  
Notre désir  
Et à l'émettre sans peur

Il y en a qui sont prêtes\*  
Il y en a qui entendent  
Qui laisse enfin *leur* cloche  
Sonner

La fonction première de l'école est l'anéantissement moral de chaque  
individu passant entre ses mains.

A l'école, on travaille

pour des pinottes, pour rien pentoute,  
tout le temps.

A l'école on apprend à travailler et qui  
plus est, à défaut d'autre chose, à en  
faire sa raison d'exister...

Quand ton but dans la vie devient de  
passer à l'année supérieure.

Trimer et en redemander.

Retenir par cœur, réfléchir par cœur.

Apprendre à apprendre.

Dès la petite enfance, par des méthodes violentes et efficaces, l'individu est brisé, lentement mais sûrement :

réveil trop tôt, trop froid, trop noir dehors.

Six, huit heures par jour enfermée, assise, attentive, silencieuse. En rang deux par deux ou massés dans les couloirs. Présence obligatoire. Sonneries toutes les heures. Emploi du temps immuable, répétitif.

Contrôle des connaissances, moyenne générale, "peut mieux faire", oraux surprise, panique, retards non tolérés, punis, vices des profs, des pions, des autres. Elèves modèles complimentés, récompensés tous les jours.

Insoumis, inadaptés, désintéressés ou autres, collés, jours après jours.



**L'école apprend la peur.  
A la matérialiser en soi.**

Peur de sortir du moule, désobéir.

Peur de se faire punir, de décevoir les référents (profs et parents).

Peur, une fois intégrée, indélébile, inscrite pour toujours au fond de chacun de nous.

Peur du flic, de voler, de désobéir, de franchir les limites établies.

Peur comme emprise.

Peur puis tout accepter car désarmé, désamorcé.

Après la maternité, avant les foyers, usines, bureaux, postes de police, armées, hôpitaux, cimetières, maisons de retraite, prisons, asiles... l'école c'est l'enfermement. En tant qu'enfant, l'élève, petit citoyen, n'est pas "libre". Ca n'existe pas évidemment la liberté (même pas dans la tête on est d'accord) mais en tout cas, là, c'est de limitation de mouvements (entre autres) dont il s'agit.

Tous les matins, une fois passée la porte, tu es détenu-e, pour la journée sous la responsabilité de l'administration scolaire.

Tes parents sont obligés par l'Etat de te mettre à l'école. , tu réalises l'existence d'une autorité supérieure à la leur qui a prise sur toi et sur les autres. Si l'autorité de tes parents est souvent écrasante, celle-là semble insurmontable, **impossible à remettre en cause**

Tu capotes, tu chiales.

Tu ressens la peur parce que tu dois rendre des comptes. Comme un chien, tu te mets à redouter plus que tout la réaction de tes maîtres.

Encore plus fort que le père, le bâtard ultime, le président, le patron : le Directeur, détenteur du pouvoir absolu, qui ne te connaît pas (tout de suite) mais que tout le monde connaît, craint. Tu préfères te vautrer cinq fois de suite dans les escaliers que de devoir passer trois minutes dans son bureau.

*Craindre et plébisciter ceux qui en sont à l'origine et qui disent en avoir l'antidote.*

# ON VOUDRAIT NOUS APPRENDRE A MARCHER EN NOUS COUPANT LES PIEDS.

Ce monde, c'est de la marde. C'est pas la première ni la dernière fois qu'on le dira. A bas l'Etat, le travail, le citoyennisme, le spectacle, l'abrutissement de masse, la vigilisation des espaces et des esprits, l'uniformisation de tout, des comportements, des relations, les enfermements, la généralisation des moyens de contrôle, de surveillance, de répression (etc., etc.). Si on en est là, c'est qu'existe, parmi tant d'autres horreurs étatiques, l'ECOLE, l'éducation publique, l'institution scolaire. L'école, avec la famille, le ciment de notre meilleur des mondes.

## L'école, passage obligé.

L'école, c'est obligatoire, de fait. On y est à peu près tous allé. Plus ou moins longtemps, dans des établissements différents, mais on y est quasiment tous allé.

Polyvalentes ghettos, collègues d'élites.

Ils sont beaux les fondements de l'école. L'Etat providence dispensant gratuitement, pour tous et de façon égalitaire, sagesse et connaissance universelle.

Les connaissances élémentaires pour tout un chacun, les bases à connaître, les savoirs nécessaires à la vie en ville, les machins utiles, les trucs qu'il vaut mieux savoir faire, dire, taire si tu veux t'en sortir. Les machins que t'as intérêt à connaître, si tu veux pas crever trop seul, trop pauvre et pas totalement dépressif. Les trucs essentiels à la vie en société, à la vie de ceux qui te l'enseignent, tout ce que tu dois savoir pour gérer au mieux la façon de te faire fourrer.

## Lire - le verdict - Ecrire - dans les cases - Compter - le nombre d'années qu'il te reste à tirer.

Les façons d'être, de supporter le plus sereinement du monde, ton esclavage. Les modes de (non)pensée adaptés à cette joke plate qu'est ta condition pourrie.

Les écoles, matrices à hordes de citoyens névrotiques et dévoués qui, comme ceux d'avant, assureront et défendront avec passion et conviction la survie et la pérennité de (ceux qui ont fait ce qu'il est de) ce monde.

L'école mâche le travail aux flics, publicitaires et autres crapules cyniques.

L'école fabrique flics, publicitaires et autres cyniques crapules.

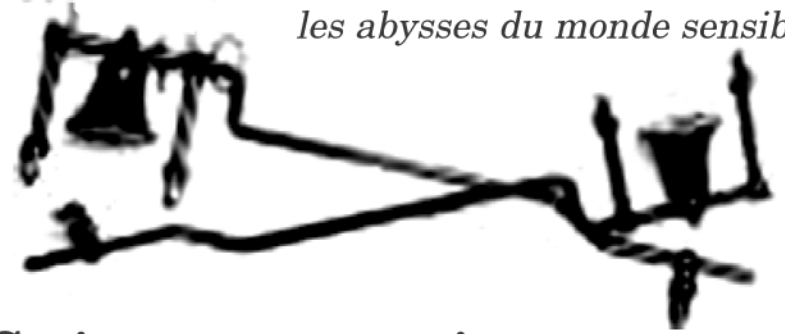
Les valeurs de l'école sont celles de la société haïe : travail, compétition, performance, fierté, ambition, soumission, obéissance, collaboration, délation... (etc., etc.)

Carotte, bâton, résultats efficaces.

## Que devienne instinctif de ne rien comprendre.



*Comme toute initiative de  
piraterie, celle-ci est hasardeuse  
Elle risque l'échec, le naufrage,  
le coulage de son contenu dans  
les abysses du monde sensible,*



## Ceci est une tentative

d'émission de ces  
réverbérations

Se voulant un poste à partir duquel syntoniser ces ondes singulières  
Ou ce qui en reste derrière tout le brouillage, toutes les sourdines puis abouti,  
avec toutes les déformations de cette époque de si mauvaise acoustique  
Sur les percussions atrophiées d'un monde neutralisé, pacifié, anesthésié.  
C'est un prétexte, une fiction, un mythe, avec tout ce que ça signifie de cryptage  
À défaut de recomposer les fréquences perdues, les basses profondes qu'un si  
médiocre haut-parleur (speaker serait plus modeste) ne saurait rendre, l'oreille sensible  
saura reconnaître dans ce qu'elle entend les airs partagés d'un chant possible.

## La cloche, c'est la recherche d'un rythme



**(Pardon my french. But my cloche ne vibre pas en français : puisque je ne connais pas de langue qui nous sois propre par laquelle élaborer et partager mon propos, voilà une traduction bâtarde dans un code impérial qui me permet de communiquer au risque d'être mal compris et de servir la domination. )**

# Clochards [ici les clochards n'ont pas de genre]

On peut prétendre, mais personne ne se fait clochard en le revendiquant.

On l'est, c'est tout, quand on le devient, et on le devient parce qu'on l'est de ne pas être autre chose. Être clochard, ce n'est pas rien, certes, mais être clochard c'est être rien. Ce sont toujours « les autres » qui en font notre identité; et cela, uniquement pour nier leur propre existence en tant que clochards. Clochards parce qu'ils sont *faits*, puis ils se divertissent devant l'écran comblant leur vide. Clochard n'est pas un titre.

Pas un statut, pas une position; nul diplôme en clochardise. Être clochard n'est pas une carrière, un travail qui s'apprend; c'est une manière d'exister, d'être –sans travail- et de vivre en apprenant à ne jamais travailler.

Tous les clochards sont paresseux

Les clochards ne sont pas pressés *parce* qu'ils n'ont pas de temps à perdre.

Ils cherchent les moyens de ne pas perdre leur vie pour ne jamais avoir à la gagner.

Bien sûr les clochards sont souvent pauvres, (parce qu'ils continuent à perdre et sont encore pas mal *losers*) et c'est ce qui fait peur. Mais ils ne le sont pas toujours.

Il ne saurait y avoir de quelconque guilde ou de corporation des pauvres donnant le La pour les sortir de la misère. Peut-être y a-t-il des paresseux qui se vendent à des rackets ou à la pègre pour ne pas aller pointer, mais c'est parce que le travail est un racket que le clochard n'en veut pas : les clochards ne sont pas tous pauvres, mais tous les rackets leur font la misère.

Les clochards portent leur propre cloche et se reconnaissent par leur dissonance.

Indépendants, il ne se réunissent que sous le mode de l'improvisation sur un thème inventé à mesure, sans règles prédéfinies, sans chef d'orchestre ni métronome. Tout est une question de rythme, d'attention, de sensibilité.

La musique naît du jeu des différences

Elle ne les prévoit pas, ne les compartimente pas.

Il n'y a pas de ghetto clochard -bien qu'on veuille les y enfermer- mais toujours des ghettos de pauvres, de losers. Tout le monde étant porteur de cloche, elle peut frapper tout le monde, à tout instant. Tout le monde est clochard à ses heures. C'est le germe constitutif qu'on ne saurait extirper de soi sans en même temps en extirper la vie. Comme le péché originel sans lequel il n'est point de ciel à gagner, sans lequel le travail n'a pas de sens, n'a pas de prise sur la pauvre conscience des humains aliénés. Elle attaque par crise comme la tuberculose, sonne sans avertir dans les ventres des plus costauds, et foudroie ceux qui sont sans défense.

La crise est contagieuse, les cloches se font écho : ça se transmet parfois par incendies incontrôlables, comme les émeutes, ou par un baiser comme un feu sauvage, en partageant une cigarette, une grosse bière. Ça se passe aussi bien par le sexe que par la drogue et les capotes n'y peuvent rien.

Quand quelqu'un lâche l'école, lâche sa job, son chum ou sa blonde, envoie chier le prof, le curé, la police, crisse le camp de chez ses parents ou crisse le feu à sa prison

Quand quelqu'un s'arrête, rompt, déserte

Il devient toujours un peu plus clochard.

Bum, gars de rue, voyou, drop-out, chômeuse, lumpen, hobo

Il pratique la grève humaine.

## Les sons de cloche du printemps 2005

Plus d'une cloche a sonné, dans les belles semaines de la grève étudiante du printemps. Avant que leur son ne s'éteigne, faute d'avoir pu étendre leur écho à l'infini. Ce serait plus gentil, mais peut-être moins juste que de dire que ces cloches en colère qui semblaient pourtant gelées ou noyées à jamais dans quelques coussins du confort bourgeois, on été étouffées par des bénévoles de la collaboration qui ont réussi à convaincre les grévistes de reprendre leur rôle d'étudiantEs. Ou à dissuader les récalcitrants?

Ce serait y aller un peu fort, mais ça pourrait aller jusqu'à faire dire quelque chose comme ça :

Dans une situation de grève où le seul repli stratégique était de lâcher l'école,

### *les étudiantEs sont devenus aux drop-outs ce que les scabs sont aux grévistes.*

À moins qu'on ne parle de stratégie des associations étudiantes, des associations étudiantes comme organe de pacification et d'aliénation des étudiantEs. Alors soyons clair, le plus grand obstacle de la grève à toute subversion révolutionnaire, à toute véritable gratuité, n'était autre que la CASSÉE elle-même. En séduisant les étudiantEs passionnéEs par leur phraséologie radicale, les bureaucrates et militantEs d'assos ont réussi –en toute bonne foi sans doute- à récupérer, à soumettre à leur propre desseins le désir subversif de l'essentiel du « mouvement ».

La subversion réside dans la fin du mouvement. Le moins qu'on puisse dire du mouvement étudiant est que sa fin est misérable. La subversion, c'est l'action qui découle du désir -rationnalisés ou non- d'abolir son statut d'étudiantE, comme séparation, en même temps que la médiation qui le produit et le relie. L'école nous prends comme un racket qui nous exproprie du savoir pour nous le rendre –à doses comptées- à condition de produire par et pour elle. Notre production sert alors à sa reproduction ainsi qu'à celle des autres rackets qui l'ont produit pour se reproduire, le capitalisme et l'État. La reproduction de l'école *dépend* de la reproduction du capitalisme et de l'État.

Comment prétendre alors que les finalités des syndicats étudiants –comme tous les autres- ne soient pas capitalistes si non seulement ils cherchent à sauver l'école, mais s'appuient en plus sur l'État pour le faire. Une médiation démocratique n'abolit pas le capitalisme, elle le démocratise.

L'aliénation étudiante ne réside pas dans un manque de démocratie de ses institutions;

**Ce ne sont pas les conditions de l'école qui sont l'objet de notre révolte, mais la condition même d'avoir à passer par la médiation de l'école –du marché, de l'Etat- pour se relier au monde qui nous donne envie de tout foutre en l'air.**

La question des moyens de l'émancipation ne concerne donc pas la gratuité scolaire, mais plutôt les liens à créer nous permettant de nous passer de l'école et de la détruire.

Les moyens de vaincre la peur et l'isolement qui nous livrent à chaque fois aux mains des rackets syndicaux.

Les moyens de ne pas finir « par se trouver une vraie job », une place dans le système, de se retrouver malgré soi dans un monde qu'on exècre en se rendant compte trop tard que le grand soir n'arrivera pas.

L'école libre ne demande pour être tangible que de prendre consistance, à partir de ce qu'elle est déjà. Elle devient tangible à mesure que les liens *émancipateurs* qui la font exister sont assez intenses pour la faire exister pour elle-même, c'est-à-dire comme contradiction (des liens abrutissants) de l'École institutionnelle qui la domine et donc nécessairement du capitalisme et de l'exploitation en général.



À tout moment des ruptures sont possibles.

Il s'agit que les drop outs et autres déserteurs s'abandonnent au son de leur cloche et entraînent le vieux monde dans l'émotion de leur symphonie.

Et alors il se prend dans la gueule les canons de décibels de la Société qui lui rentre dedans la vieille toune de la culpabilité et de la honte, à fonds les oreilles et direct au ventre. La Terreur du racket le somme de plier ou bien de crever. En général, c'est là où la peur le gagne et il se replie dans la tranchée du boulot, de la carrière, du couple, de l'école, achevant d'étouffer ce qui tremble encore.

C'est pourquoi la « bumitude » est plus qu'un art de vivre -sans travailler; c'est aussi un art de la guerre -sans militer.

Bien qu'on ne l'entende pas, qu'on l'enterre ou qu'on l'ignore, la cloche est partout. Les cloches devrais-je dire. Elles sont déjà internationales tout en se contrecrissant des nations. Si on ne les entend pas, c'est qu'elles sont partout couvertes par la cacophonie de la civilisation, dont l'empire s'étend jusque dans le corps du plus bum des bums. Le plus irrécupérable des drop-outs porte encore en lui un juge, un flic, un père, un directeur, une cloche-à-vache.



Pour un clochard, s'organiser veut dire : se donner les moyens de vivre sans ces encombrements, sans ces abats-jours, ces boulets et autres licous qui le font vivre en sourdine. Se donner le moyen de les chier, de les vomir, de s'en débarrasser.

Se défaire avec acharnement des clochettes homme, femme, noire, hindoue, citoyen, étudiante, enfant, maman, journaliste, anarchiste...

Se donner les moyens de vivre sans les rackets de la médiatisation sociale.

-sans l'École-

Et de s'en débarrasser.



# L'école libre et *Ludd*-ique

J'appelle école libre le moyen, l'art clochard par lequel celui-ci découvre d'autres arts.

Luddique, puisque pour le clochard, il s'agit d'abord d'apprendre à jouer, *jouer de sa cloche*, et qu'à tous les coups, ce jeu sabote les machines de l'empire.

L'école libre n'est pas « une autre école possible », une nouvelle institution scolaire, mais une autre façon d'apprendre où « apprendre » a un autre sens. Une façon qui n'existe que dans sa création continue par les clochard, pouvant prendre plein de formes sans jamais se confondre avec elle, sans « être » la forme .

Ce n'est pas une école « alternative », une commune post-gauchiste, un kibboutz de néo-hippies, un « summerhill » revisité ni un programme de *home-schooling*, mais tous ce qui justement s'expérimente au-delà du programmatisme des formes « famille » et « entreprise », privée ou publique, et ce qui les sabote.

C'est ce qui existe au-delà de l'horizon du *un-schooling*.

Ce qui dépasse l'anti.

L'école libre n'est pas un temps mais dans le temps, ni un espace mais dans l'espace.

C'est un certains rapport entre les gens et les choses se matérialisant dans des foyers d'intensités qui s'allument et s'éteignent, s'attirent, s'enflamment, disparaissent, puis réapparaissent. Ce sont des ignorants qui s'enseignent tout sans rien savoir. Ce sont des amiEs qui s'aident, contre toutes forme d'institution, à vivre sans la « Société » et son École, sans la Psychiatrie et ses hôpitaux, le Capital et son travail, le patriarcat et son couple, le Droit et la Justice, l'État, la bureaucratie, les flics et l'armée.

Des amis et des amies, de près ou de loin, qui s'aident à lutter contre tout ça sans Parti, sans syndicat, sans Communauté ni « société » secrète.

Sans fixer de règle, de langue, de plateforme, de rien pentoute : l'école libre comme les clochards sont toujours SDF.

Sans lien fixe, mais jamais sans les racines, soit-elles mouvantes, qui permettent de se lier à ce qui est adéquat, à ce qui est propre – jusqu'à ce que ça se salisse.

Une joyeuse expérience qui pousse en liberté, comme de la mauvaise herbe, dans les jardins mal fréquentés des interstices du monde marchand.

C'est apprendre à se lier et se délier.

Prendre et être pris. Entendre, être entendu.



## Ça commence quand?

### Ça fini où?

*Il n'y a rien à comprendre*

*Tout à deviner*

Certaines personnes ayant entendu des rumeurs au sujet de l'école libre se demandent déjà :

Quand est-ce que ça commence?

Ceux-là, souvent militants, sont alors pris d'un enthousiasme, impatients de voir un nouveau « projet » venir prêter main forte à l'effort de production d'un avenir révolutionnaire – ou réformé.

C'est avec une certaine déception qu'ils nous entendent leur répondre que l'école libre à toujours existé, qu'elle n'a pas de « membres » ni d'assemblées, ni de revendications.

« **C'est bizarre, votre truc.** »

Pourtant, c'est bien vrai, elle est là, est dans l'air, elle nous traverse : elle n'est peut-être simplement pas encore consciemment voulue, pas encore désirée assez fortement pour être comprise comme contradiction de l'école de la reproduction sociale et pour en souhaiter son abolition.

« **C'est très abstrait.** »

Parce que les militants ne peuvent penser ce qui n'a pas de représentation « responsable ». Pourtant, l'État et son École ont bien été capable de se représenter l'école libre, ayant dû pour s'imposer lui mener une guerre acharnée. L'État s'est construit sur la persécution de la « société sans État », appelée péjorativement « la barbarie » ou « la sauvagerie », tandis que l'École moderne s'est construite sur la persécution de l'école libre qu'on appela alternativement « école buissonnière », « école de la rue », « école du crime ».

Même avec une connotation plus positive, l'« école de la vie » ne s'oppose pas à l'École (traditionnelle ou moderne) étant plutôt entrevue comme un supplément facultatif.

Bien que la majorité des gens pendant la majeure partie de l'histoire (et jusqu'à récemment) ne soient jamais allés à l'école, peu s'objectent à l'idée que l'École officielle, elle, est nécessaire. Comme l'État, la police, les prisons, l'argent et ainsi de suite.

L'école libre, que la philosophie panécastique appelait 'enseignement universel' (cf. *Le maître ignorant*, Jacques Rancière), n'a jamais cessé d'exister; seulement, elle a été soumise voire subordonnée aux institutions sociales de sorte qu'elle n'a jamais été prise comme suffisante, comme ayant une existence autonome, contradictoire ou alternative à l'École officielle. Cette version volontairement révisionniste de l'histoire a été imposée par les bourgeois et autres crottés qui contrôlent les médiations institutionnelles de la Société moderne, à travers l'École d'abord- et toutes les institutions à son service- avec la collaboration de toute la Gauche depuis la fin du XIXème.

L'École institutionnelle (et ce qui la suit) n'a fait jusqu'ici que récupérer à ses fins tout ce qui –de la langue maternelle aux grandes inventions- s'est appris dans l'école libre : elle privatise, médiatise, neutralise, puis compartimente, réglemente,accumule, et met le tout au travail de sa reproduction.

L'École est aussi gourmande de vie créative et aussi destructrice que le travail, la publicité, le tourisme, la « Culture » (incluant l'« Art ») et l'agriculture industrielle, aussi meurtrière et désertifiante que la coupe forestière et l'élevage intensif.

La question n'est donc pas de savoir quand commence l'école libre, mais quand est-ce que nous on commence. Ou plutôt,

**quand est-ce qu'on arrête?**

L'école fabrique en chacun l'illusion de la démocratie en apprenant aux gens à voter, élire des délégués censés les défendre et les représenter auprès des instances. Soit disant la seule façon de se faire "entendre". La mascarade habituelle, pour mieux te faire intégrer docilement ta condition pourrite : tu sais rien, tu n'es rien, rien qu'un élément d'une cargaison de ti-culs du même âge. "Et t'as de la chance de n'être rien, t'as de la chance d'aller à l'école".

L'arbitraire comme principe.

La résistance un composant électronique.

L'école, monde sur-règlementé, habitue les gens à se faire dépouiller d'eux-mêmes, contrôler, surveiller, compter, classer, enfermer, à en redemander.

Malgré toi, tu te soumetts

à une multitude de formalités qui te font courber, et que tu en arrives presque à trouver justifiées.

Ces habitudes qui ont déterminé ta façon de penser, de te résigner.

Souviens-toi, la rentrée, les premiers cours de l'année. Dans toutes les matières, chaque bâtard de prof qui te fait remplir ta propre fiche. Renseignements sur toi-même, tes parents. Comme tout le monde, tu te soumetts à ce rituel. Tu livres, à des inconnus, des informations, honteuses des fois, personnelles en tous cas.

**Tu te rends pour commencer**  
dans tous les cas.



**PARCE QUE ÇA  
COMMENCE A L'ÉCOLE  
COMMENCE PAR Y METTRE LE FEU!**

(dépêche, y'en aura pas pour tout le monde)

**FUCK  
L'ÉCOLE!**

Tu trouves normal de répondre à l'appel en début de chaque cours, d'être constamment surveillé-e, de ne pas être censé-e circuler à tel endroit à tel moment.

Tu te retrouves à faire la liaison entre deux pôles d'autorité, l'administration scolaire et la famille.

T'es contraint-e d'informer ta famille des conneries que t'as pu faire la veille et des sanctions dont t'as hérité.

On te met dans la situation de t'autodénoncer...

C'est parce qu'il n'y avait rien d'autre à crisser, parce qu'il n'y a rien à crisser d'intéressant à l'école, dans ce qu'on te propose. 1/4 d'heure de récréation pour 4 heures de classe.

L'intérêt dans le fait de constamment censé-e être surveillé-e, c'est de tenter, dès que possible de déjouer cette surveillance, d'agir de façon déviante, en toute occasion. Et de s'en griser à s'en rendre dépendant.

Foutre la marde pour son salut.

10, 15, 20, 25 ans à se faire arnaquer. Ça plus tout le reste.

# La CLOCHE

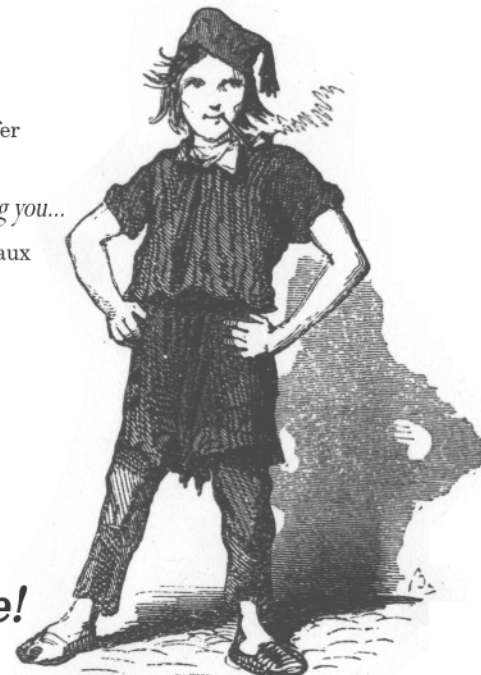
Bulletin pour une Ecole Libre (et Luddique)

La cloche nous traverse

C'est une résonance, un bruit qu'on entend à chaque coup qu'on se prend dans la gueule, Une vibration qu'on étouffe, par peur d'étouffer ce qui nous cogne

*If you don't cry, baby, that means i'm not hurting you...*

Tant qu'on ne braille pas, on offre ses flancs aux coups de maillets  
qui font chanter,  
la chanson qu'ils veulent  
dans les bonnes mesures  
dans le cadre prévu.



**Moé aussi, j'en ai  
plein le cul de l'école!**

Ce sera rien que ça l'édito.  
J'en ai plein le cul de l'école,  
quelle qu'elle soit. Je m'ef-  
force aussi de la chier :  
V'là le papier avec lequel je  
m'en torche...

**RETOUR SCANDALEUX  
SUR LE SCANDALE DE  
LA GRÈVE ÉTUDIANTE**

**QUELQUES PROPOSITIONS  
(INDÉCENTES)  
POUR LES GUEUX-SES  
QUI VEULENT EN FINIR**

ON VOUDRAIT NOUS APPRENDRE A MARCHER EN NOUS COUPANT LES PIEDS

KOLOKOL@NO-LOG.ORG